

La critique de la civilisation judéo-chrétienne de Sophie Bessis

Jean-Marie Harribey

L'historienne Sophie Bessis publie *La civilisation judéo-chrétienne, Anatomie d'une imposture* (Paris, Les Liens qui libèrent, 2025). Un livre court mais ciselé ; tranchant mais toujours documenté ; engagé mais équilibré. L'autrice examine quand et où s'est imposée cette notion dans le débat public et quels sont les enjeux idéologiques, politiques et géopolitiques de sa domination. Au-delà de sa pertinence historique, l'aggravation des conflits au Moyen-Orient depuis le 7 octobre 2023 et le massacre de Gaza donnent tout son intérêt à ce livre.

Sophie Bessis entreprend de « déconstruire » cette notion « en un temps où elle est devenue une arme redoutable aux mains d'extrême droites cherchant à devenir hégémoniques des deux côtés de l'Atlantique, en Europe occidentale comme en Amérique du Nord, et désormais en Israël où un Benyamin Netanyahou s'en est servi pour se poser en défenseur de la civilisation judéo-chrétienne contre la barbarie musulmane » (p. 12). Pour étayer sa démonstration, l'autrice apporte cinq pièces au dossier de l'« imposture » qu'elle instruit.

Le premier temps de l'imposture a consisté au « grand remplacement » de l'origine de la civilisation européenne, qui était dite naguère « gréco-latine », par « judéo-chrétienne ». Tout ce qui pouvait rapprocher culturellement l'Europe de l'Orient « devait être exclu de son état-civil, quitte à tordre le cou à l'histoire » (p. 14). À partir du moment où le judéocide commis par les nazis fut reconnu, sa place dans les mémoires collectives « a remplacé en Occident l'antisémitisme par une judéophilie officielle qui dicte en partie aux dirigeants leur politique et qui semble, on y reviendra, en être l'inquiétant miroir » (p. 17). Alors que « dans toute la littérature occidentale médiévale et moderne, de même que dans l'iconographie religieuse et séculière, le juif

était une des incarnations de l'Oriental, dans ses attributs vestimentaires comme dans ses habitudes alimentaires », l'histoire européenne n'a eu de cesse de renier la racine orientale des juifs. D'où le paradoxe : la judaïté n'est pas reconnue comme un des constituants de la civilisation européenne et occidentale – tout en lui niant sa part d'orientalité – et, pourtant « le juif a été occidentalisé » (p. 20).

Cela n'aurait pas été rendu possible sans recourir « au registre religieux pour qualifier tout fait de culture » (p. 23) et procéder ainsi à une « occultation » : « le fait que la première altérité contre laquelle s'est construite l'Europe chrétienne a été l'altérité juive » (p. 24). De quoi organiser « la fabrique de l'oubli », confiner les juifs dans des « métiers impurs qu'on leur reprocher en même temps d'exercer » (p. 26). Et Sophie Bessis se démarque d'Hannah Arendt « qui a voulu voir une césure radicale entre le vieil antijudaïsme et l'antisémitisme moderne, le paroxysme antisémite du nazisme n'aurait pu advenir sans ces siècles de tradition antijuive » (p. 27). Pour « restaurer leurs valeurs consumées dans fours crématoires [...] et leur innocence perdue » (p. 28), l'Europe et l'Occident ont créé l'État d'Israël et défendu sa politique expansionniste et de colonisation, parce qu'« il fallait et il faut encore qu'Israël soit non seulement l'héritier de la victime, mais victime lui-même de toute éternité » (p. 29).

La notion de judéo-chrétien a permis à l'Occident d'occulter un pan constitutif de son histoire, mais aussi à expulser l'Islam qui devient « le tiers exclu de la révélation abrahamique, donc de cet universel monothéiste dont a fait l'annonciateur des droits profanes et par conséquent de la modernité » (p. 33). Des trois religions monothéistes, « le judaïsme a formulé

l'universel moral dont toutes se réclament, mais il est demeuré une religion tribale réservée au peuple que Dieu aurait élu » (p. 38). Le christianisme et l'Islam affichant une prétention universelle, ne pouvaient être qu'entrer en concurrence dans une « rivalité mimétique » (p. 39). Lors de l'expansion du colonialisme et de l'impérialisme au XIX^e siècle, le christianisme « chassé de la politique en Europe » (p. 46) affirmait sa supériorité sur l'Islam, « qui, comme ses fidèles, était à bien des égards une religion produite par une mentalité primitive » (p. 46). Après la fin de la période coloniale, la radicalisation d'une certaine lecture de l'Islam a facilité l'identification au jihad et au terrorisme. En France, le moindre signe de pratique religieuse musulmane est assimilé à du communautarisme et est perçu comme un danger, alors que « le communautarisme juif ne met pas la République en danger grâce à une double allégeance à la France et inconditionnellement à l'État d'Israël. Et ici, on retrouve « un vieil invariant de l'antisémitisme : un juif n'est jamais vraiment un Français ou un ressortissant de n'importe quelle nationalité, il est d'abord et parfois seulement un juif [...] L'ardent philo-sémitisme de l'ensemble des classes politiques européennes et nord-américaines, y compris leurs extrêmes droites, devient ainsi un miroir inversé de l'antisémitisme d'antan. [...] Ils sont les deux faces de la même médaille, celle de l'exceptionnalité juive, qu'elle soit traitée négativement ou positivement » (p. 53).

En parallèle, le nationalisme arabe exacerbé s'est servi du « complot judéo-chrétien » pour désigner l'ennemi : « À l'occidentalisation du "judéo-christianisme" a répondu sa diabolisation par un islam cadennassé dans ses spécificités, et refusant de se reconnaître dans un universel avec lequel il pourrait pourtant légitimement revendiquer sa filiation. » (p. 58-59). Il s'ensuit ce que Sophie Bessis nomme un « mensonge commode ». Le binôme judéo-chrétien considéré comme un fait de culture exclusivement occidental a servi au monde

arabo-musulman à « expulser de lui-même sa part juive et d'y ensevelir le judéo-arabe et le judéo-musulman, de censurer l'existence historique du judaïsme oriental et de tenter d'en effacer les traces des mémoires collectives » (p. 62). Comme il était exclu de l'universalisme occidental, le monde arabo-musulman, s'est lui aussi servi du judéo-christianisme pour exclure et occulter. » (p. 64). Le nationalisme sioniste et le nationalisme arabe rejettent toute altérité et diversité internes susceptibles « d'altérer la pureté d'identités fantasmées [...] Ainsi, puisque l'Occident est judéo-chrétien, l'Orient arabo-turco-iranien se doit d'être son inverse. » (p. 65-67). Et, lorsque les élites juives sont entrées dans la modernité européenne, l'image qu'elles se forgeaient a vraiment basculé à la fin du XIX^e siècle : le projet sioniste de Theodor Herzl est ouvertement colonial. Et, après 1948, il s'agissait de récuser toute parenté avec les civilisations nées d'une terre sur laquelle il convenait d'organiser pourtant un retour aux sources. Le « mensonge commode » consiste alors pour les dirigeants israéliens de s'instituer en premiers défenseurs du judéo-christianisme. La guerre de civilisations salvatrice entre « le corpus moral et culturel du judéo-christianisme et l'islam, idéologie de la partie barbare du monde » (p. 77) est donc ouverte. Au-delà de l'adoption par les dirigeants israéliens du concept de judéo-chrétien resté longtemps marginal pour les juifs, le mensonge atteint alors une autre dimension : « l'entrée de plain-pied de [l'État d'Israël] dans la galaxie des pays gouvernés par des régimes ayant adopté pour socle identitaire un racisme ethno-religieux défendu par des pouvoirs qualifiés par euphémisme d'illibéraux. » (p. 78).

Un retour aux sources est-il possible ? Telle est la dernière question que pose Sophie Bessis. La difficulté vient de la continuation de la croyance en l'exceptionnalité du juif qui a longtemps nourri un antijudaïsme contre un peuple déicide et qui se poursuit par un antisémitisme moderne. Pour expurger la

mauvaise conscience d'avoir fait germer le nazisme, la culpabilité a laissé la place à un soutien à Israël qui « a atteint son apogée après le massacre commis par le Hamas le 7 octobre 2023 et que l'effroyable riposte du pouvoir israélien n'a pas entamé » (p. 80). « Transmué en innocent ontologique » (p. 80-81), Israël est « la condition *sine qua non* de la restauration de l'innocence occidentale » (p. 82).

Il existe pourtant des raisons d'espérer car « chez une partie des juifs du monde, on cherche à renouer avec la pluralité des racines et beaucoup récusent le binôme judéo-chrétien qui les retranche d'un universel plus large et plus englobant. [...] Au fond, cet objet judéo-chrétien dont le contenu n'a jamais été exactement défini se caractérise par une plasticité autorisant toutes les utilisations. Trop commode pour trop de monde pour disparaître du paysage, servant depuis quelques décennies à occulter, à

posséder et à exclure, il a certainement encore de beaux jours devant lui. Il servira à brouiller les pistes de réconciliations possibles et à empêcher de lire l'histoire, toute l'histoire, sans œillères ni constructions idéologique n'ayant pour but que de rendre inguérissables les fractures d'aujourd'hui. Cet essai de déconstruction que j'ai tenté d'entreprendre, celui de retisser les liens rompus de toutes parts et de rebâtir du vivant et du réel à la place des exclusions mortifères que proposent à leurs peuples tous les identitaires du Nord au Sud réunis dans leur refus de l'autre, du complexe et du divers, c'est-à-dire dans le refus de toute paix possible. » (p. 89-90).

Jean-Marie Harribey est auteur de plusieurs livres dont le dernier est *En quête de valeur(s)*, Éd. du Croquant, 2024.